



N° JAU/38 - 20 mai 1965

"LE MYSTERE D'ISMAEL"

par Michel HAYEK,
Paris, Mame, col. "Concordances", 1964, 300 p.

J. Déjeux, P.B.

Comment situer l'Islam dans l'histoire des "religions" ? Quelle est sa place dans l'histoire du salut des hommes et le dessein de Dieu sur le monde ? Comment expliquer l'avènement de ce fait religieux total, global, qui nous déconcerte ? Pourquoi cette "religion", qui entend s'insérer dans le prolongement de la révélation judéo-chrétienne, qui se noue sur le tronc de l'arbre judéo-chrétien sept siècles après la mort et la résurrection de Jésus ? Autant de questions que l'on se pose et auxquelles tel ou tel auteur tente de répondre avec plus ou moins de bonheur, auxquelles, en général, on ne répond pas ou qu'avec prudence et modestie ; avec raison d'ailleurs, car il faudrait se trouver à la place de Dieu pour apporter une réponse plénière (1).

L'abbé Hayek, libanais, prêtre maronite professeur à Paris, nous est déjà connu, puisque le P. Caspar a analysé ici même (2) son ouvrage sur *"Le Christ de l'Islam"* (Paris, 1958), excellent recueil de textes musulmans sur Jésus. *"Le mystère d'Ismaël"* est pareillement un beau livre comportant quelques pages d'analyses plus techniques sans doute mais qui demeure lisible par un large public cultivé.

Quelques articles de facture journalistique parus ici ou là avaient abordé timidement ce même sujet. Un "essai de théologie biblique" sur "Ismaël, fils d'Abraham" (3) concluait par la négative à la question : peut-on parler d'une "doctrine biblique d'Ismaël et de sa descendance" ? Et par rapport à l'Islam et aux Arabes : "Peut-on considérer cette mission islamique sans une inquiétude légitime ? Sans vocation de la part de Dieu, cette expansion peut-elle être autre chose qu'une usurpation stérilisante pour le monde ?". L'Islam, disant descendre d'Ismaël, se dresse avec des prétentions absolues ; la postérité d'Ismaël semble prendre sa revanche sur l'élection. Non élue, cette descendance se prétend quand même appelée ! Et l'auteur de cette étude de conclure : "le triomphe que (cette postérité) cherche à obtenir pour sa religion, c'est en réalité son propre triomphe". D'autres parlent au contraire des "Fils d'Ismaël" et proposent rien moins que de mettre en parallèle l'action de l'Évangile rendant universelles les promesses de salut et l'action du Coran rendant universelles les promesses faites à Ismaël dans la Genèse. Au nom de quel donné révélé, on ne nous le dit pas. Mais on parle, à titre d'hypothèse il est vrai, d'un "Ismaël spirituel" parallèle à un Israël spirituel (Y. Moubarac) (4).

Il reste que l'Islam nous fait poser des questions : il est à la fois très proche et très éloigné de nous ; cas privilégié des "religions" extérieures au rameau judéo-chrétien, occupant une place éminente et unique parmi la masse de l'humanité, mais tout de même à l'écart du peuple de la promesse, celui de l'Ancienne Alliance qui devait donner le Sauveur, unique médiateur entre Dieu et les hommes.

L'abbé Hayek tente d'apporter, au niveau du Coran, une réponse originale et constructive. Sa démonstration est cohérente, bien charpentée et bien documentée ; elle est en outre passionnante.

* * *

Après une introduction générale, le chapitre 1^{er} ("l'hégire d'Abraham") synthétise ce que l'Islam dit de la vie d'Abraham. C'est à l'âge adulte que celui-ci apparaît dans le Coran, mais les traditions ultérieures, les collectionneurs des Vies des Prophètes, les commentateurs et les historiographes ont longuement parlé de son enfance, avec de nombreux détails folkloriques.

1. ABRAHAM ET LA CONSCIENCE ARABE DE MAHOMET : "nationalisme" et universalisme.

Le chapitre deuxième traite d' "Abraham et la conscience arabe du Prophète". Tous les textes coraniques qui mentionnent ses rapports avec Ismaël, les Arabes et le Temple de la Mekke ont été chronologiquement proclamés au cours de la période médinoise de Mahomet. L'auteur défend cette affirmation, avec preuves à l'appui, contre les partisans d'une connaissance de ces rapports avant même le séjour de Mahomet à Médine (L. Massignon). Au début de sa prédication, en effet, Mahomet concevait sa mission comme déterminée dans l'espace (aux Arabes du Hijaz) et non pas avec une orientation universaliste : il s'agissait de purifier les données religieuses existantes là où le Prophète vivait. Rien ne permet de dire qu'à la Mekke il avait déjà, pris conscience de la filiation abrahamique des Arabes par Ismaël.

Or à Médine, Mahomet prend contact avec les Juifs, confronte son message avec les données bibliques, en vérifie le contenu, écoute les lectures bibliques ; il ne pensait pas en effet apporter un message différent de celui des Écritures des Juifs et des Chrétiens. Quand il voit les divergences, il met celles-ci au compte de l'altération des textes bibliques par ceux qui les détiennent. Cependant, il constate que ces différences sont de plus en plus évidentes. C'est à cette époque que le concept du "hanifisme" s'élabore, il prend la forme, à ce moment-là, d'un "système de neutralité religieuse dans un monothéisme syncrétiste" ; les oppositions entre les hommes sont à l'origine des dégradations des communautés en sectes multiples. En tout cas, les malentendus éclatent bientôt et la communauté musulmane se dresse rapidement comme "médiane" : éloignée des deux extrêmes (polythéisme et judaïsme). Mahomet, orphelin de père et de mère, se découvrait orphelin spirituel : il s'insère alors dans l'histoire sainte des gens de l'Écriture en prenant conscience qu'il est le fils d'un exclu, Ismaël, chassé du patrimoine paternel, expatrié, rejeté de la cité de ses pères, comme lui, Mahomet. Il rattache alors son "hanifisme" à Abraham, reprochant aux Juifs de vouloir tout monopoliser et refusant d'adhérer à une théologie qui faisait accaparer Dieu par une race (Israël) ou par un homme (Jésus) à l'exclusion des autres races et des autres hommes.

"Toutes les intuitions culturelles de l'Islam seront rattachées à Abraham, particulièrement le Pèlerinage à la Mekke dont il n'avait pas été question jusque-là ; elles sont dressées maintenant par émulation face à l'exclusivisme du Judaïsme et du Christianisme, comme une revendication en faveur des "gentils". Il fallait précisément un descendant d'Ismaël pour revendiquer la part méconnue des gentils au patrimoine universel d'Abraham, et pour pouvoir le faire au nom même des liens charnels qui le rattachent, lui aussi, à Abraham : l'Islam aide ainsi les Gens du Livre à élargir leurs conceptions de Dieu et de sa promesse" (p. 83).

Mahomet se proclame à ce moment-là non plus "avertisseur", mais "prophète ethnique, des gentils" ("oummî" = etnikos) (5). Il apporte un Livre qui globalement est un livre prophétique (6), "dont le niveau théologique se situe là où Mahomet saisissait l'histoire religieuse non point dans la chronologie de l'Histoire Sainte, six siècles après la Pentecôte, mais à cette étape archaïque de l'Histoire où Abraham chassa Ismaël et sa mère Hagar du foyer. Sa prophétie se limite à cette tranche de l'Histoire sainte" (pp. 84-85). Prophète ethnique, surgi parmi les nations, comme type de tous les exclus. Son point de départ fut régionaliste, comme le fut la conquête musulmane ensuite, pour déboucher sur l'universalisme : la seule religion que Dieu agrée, c'est le "hanifisme", le monothéisme, l'Islam universel. Mahomet va se représenter à son image tous les prophètes qui l'ont précédé, en commençant par Adam. Abraham finit par être lui-même le "type" de la foi universelle, le Temple de la Mekke est le temple universel, les Arabes eux-mêmes passent au premier plan devenant la meilleure communauté sortie des mains de Dieu parmi les hommes.

"A partir d'une race particulière à laquelle il se trouve lié par sa foi et son culte, l'Islam s'élargit pour atteindre toutes les races et aboutir à l'universalisme. Ainsi

il se dépasse lui-même, en dépassant les Arabes, Abraham et Mahomet, pour s'inscrire dans les fondements de la nature humaine originelle, sa foi, archaïque, primordiale, élémentaire. Et pour rejoindre l'origine suprême de cette foi, il dépasse l'histoire, puisqu'il la saisit dans la pré-éternité, avant la fondation du monde, lors du Pacte initial, ce Covenant établi par Dieu, avec les hommes sortis en miniature des reins d'Adam avant leur création effective, pour prêter un serment de fidélité au monothéisme" (p. 87).

2. ABRAHAM, ISMAËL ET LE TEMPLE.

Le chapitre troisième parle d' "Abraham, Ismaël et le Temple". De même qu'Abraham avait restauré le monothéisme et purifié le Temple mekkois, de même Mahomet se voit purifiant à nouveau ce temple, le replaçant à l'origine du monde, "premier temple posé pour les hommes à La Mekke" (Coran, 3,96). Cette "nationalisation" et arabisation d'Abraham va permettre d'intégrer les formes culturelles de l'Arabie comme étaient intégrées certaines formes bibliques. Mais ainsi Mahomet semble n'entrer dans la Bible que "pour en arracher, en dépit de ses détenteurs jaloux, la part ismaélienne séquestrée, immobilisée, ou monopolisée par les Gens du Livre. Il en sort et s'exclut volontairement cette fois, pour réaliser, à son insu, la vocation assignée par l'Écriture à son ancêtre Ismaël. Le schisme abrahamique est consommé là" (p. 91). C'est comme si une nouvelle dimension de la destinée d'Abraham était ainsi redécouverte. Le Temple de la Mekke devient le lieu de la prière universelle, restauré par Abraham, sous son archétype céleste et invisible, de même que le Coran, d'ailleurs, est considéré comme la copie arabe terrestre de l'archétype céleste. La nouvelle Qibla est la Mekke et si la prédication de Mahomet prend le caractère "nationaliste" c'est qu'il redécouvre et reconnaît publiquement les valeurs religieuses parce qu'Abrahamiques des Arabes.

"Parce que Abraham "leur père" est antérieur aux Juifs et aux Chrétiens, Ismaël passe désormais, dans sa pensée et dans celle du Coran, avant Isaac, et les institutions religieuses du temple de la Mekke avant celles du temple de Jérusalem ; tout comme son hanifisme est abrahamique et est la religion primordiale, le temple mekkois est fondé par Abraham et est le premier sanctuaire établi pour les hommes" (pp. 107-108).

"Le sacrifice d'Abraham"(ch. IV) montre que le texte coranique est hésitant quant au nom de l'immolé. Est-ce Isaac ? Est-ce Ismaël ? La tradition a fini par choisir Ismaël. Mais "il serait naïf de penser, dit l'auteur, que, après avoir cru que c'était bien Isaac le sacrifié, l'Islam avait tout simplement, modifié sa croyance au bénéfice du père des Arabes, Ismaël". Goldziher et d'autres ont soutenu cette assertion. Avant le règne du calife Omar II (717-720), la croyance musulmane avait peut-être favorisé le nom d'Isaac, mais elle restait hésitante. C'est au texte sacré qu'il fallait retourner et aux traditions, or le texte n'était pas clair et les traditions douteuses. Celles-ci étaient même contradictoires et les exégètes étaient en fait les uns pour Isaac les autres pour Ismaël, car le Coran offrait un point d'appui pour les deux traditions, aussi paradoxal que cela paraisse. Mais ce qui est arrivé dans la psychologie de Mahomet s'est reproduit dans la pensée religieuse musulmane : Ismaël finit par supplanter Isaac en qui, pourtant, les premières générations avaient reconnu le véritable immolé. L'auteur étudie longuement le Coran sur ce point et montre que l'évolution de Mahomet l'a bien mené à faire en réalité d'Ismaël l'objet du sacrifice à la place d'Isaac. Contradiction ? Non, mais application d'un principe coranique de même qu'il y a abrogation d'une loi par une autre, de même il y aurait substitution d'un personnage à un autre.

3. LA RELIGION D'ABRAHAM ET D'ADAM. le monothéisme inné de la "fitra".

"La religion d'Abraham" (ch. V) et l'Islam sont pour ainsi dire devenus interchangeable (Coran, 16,123 ; 6,161 ; 2,135 ; 3,67-68 ; 4,125 ; 22,78 ; 60,4 ; 2,128-131). Si l'Islam s'est trouvé lié à un lieu, une race, une langue précis, ce particularisme n'en est qu'un aspect partiel. L'Islam est universaliste ; il est la religion de tous les prophètes, de tous les hommes, la religion tout court (ad-dîn). Cette notion d'une religion unique, première, indifférenciée, est constante dans le Coran. Il ne faut pas la confondre, dit Michel Hayek, avec la théorie du prophétisme que le Coran envisage comme strictement national (7). Mahomet n'est qu'un messenger régionaliste mais son message est le monothéisme universel. Il ne s'agit certes pas de réduire l'Islam aux seuls versets coraniques sur Abraham (ceux-là qui justifient le prophétisme nationaliste de Mahomet) qui feraient de l'Islam une religion locale. Cette position a, en effet, été dépassée par le Coran : Abraham n'y figure que comme un argument marginal (bien que sa découverte fût décisive) ; Abraham est le "père de l'Islam" mais l'Islam lui-même est antérieur à Abraham.

Dans de nombreux versets coraniques, il y a équivalence de contenu entre les termes "hanifisme", islam, religion immuable, religion de la "fitra", sincérité religieuse, confession d'Abraham. Ce "hanifisme" est évidemment distinct de l'associationnisme polythéiste et des professions de foi juive et chrétienne. Pour désigner ce "hanifisme", le Coran use du terme "fitra", notion importante qui commande toute la vision musulmane des origines de l'humanité, de l'histoire sainte et du jugement. Dieu est le "créateur" (fâtir) des cieux et de la terre (8) ; la racine du verbe (FTR, explique l'abbé Hayek, contient "l'idée d'une "discission" d'éléments (que Dieu partage par sa puissance pour en faire surgir un élément nouveau doué de propriétés inaltérables". En parlant de "fitra" d'Allah, le Coran désigne cette constitution originelle. Il s'agit d'une "marque de fabrication" divine, si l'on peut dire, le signe indélébile.

"Cette "fitra" qu'on pourrait traduire par l'innéité des êtres, leur connaturalité sera donc l'état originel dans lequel Dieu a créé l'homme et qui comprend, outre les facultés intellectuelles et morales, une disposition fondamentale à la foi en un Dieu unique, au point que la mécréance pourrait être considérée comme un péché contre nature, une altération de l'être, une dénaturation, plus grave encore que ne l'est le péché originel pour un chrétien" (p. 147).

Mahomet aurait découvert cette notion à Médine, pense l'auteur, quand il s'est dressé, avec le caractère d'immutabilité du monothéisme, face aux Scripturaires. Mais le Coran va plus loin encore : Dieu dans la pré-éternité fit sortir des reins d'Adam tous ses descendants et leur fit prêter un serment de fidélité au monothéisme : il les lia par leur parole donnée, leur témoignage (shahâda) qui porte le nom de "pacte" (mithaq). A la fin des temps, les hommes seront rassemblés pour une autre comparution, au jour du Jugement, où ils seront témoins les uns par rapport aux autres de leur parole donnée dans la pré-éternité. Entre les deux : l'Histoire, preuve et épreuve de la fidélité au monothéisme. Toute conversion est donc retour vers le début de l'Histoire, vers la marque indélébile première de la nature humaine : il ne s'agit pas d'onction baptismale (sibgha) ou d'entrer dans le sein d'Abraham par la foi pour participer à son Alliance, mais de rentrer dans le rein d'Adam. "Je sais que j'ai dit oui, ce jour-là", proclame un mystique. L'idéal religieux musulman est toujours derrière soi, aux origines ; il faut toujours remonter le cours de l'Histoire, jusqu'à sa préface lors du pacte (mithâq), au delà de Jésus et de l'Alliance nouvelle, au delà du Sinaï, d'Abraham, de Noé et de son Alliance cosmique. "Le point fixe c'est cette vérité monothéiste saisie au ras de la nature créée". Qu'on le veuille ou non, l'homme est ainsi un "animal monothéiste". Cela va de soi, du fait même de la création, et c'est une vérité intelligible, accessible à tout homme, qui doit reconnaître qu'il a un jour dit "oui" à Dieu. La seule et unique foi est celle-là ; tout le reste n'est qu'éparpillement, morcellement en sectes païennes. La foi monothéiste c'est encore cette "perle blanche" qui doit sans cesse être décapée, purifiée : c'est l'"iklâs ad-dîn", la "sincérité", l'"épuration de la religion". Son objet est Dieu dans son mystère, "replié, ramassé sur lui-même avec une intensité de contraction telle qu'il ne peut s'ouvrir de l'intérieur ni se laisser pénétrer de l'extérieur". Point de "surnaturel" tel que nous l'entendons, en tant que communication de la vie divine, point de "déification", pas davantage d'image de Dieu en l'homme. L'homme au jour du Jugement ne rendra pas compte de sa charité et de son espérance mais de sa foi à témoigner pour l'Unique. Le "cœur sain" (salîm), la "sincérité" (iklâs), c'est cette adhésion spontanée du cœur à la foi primitive, donnée sans démonstration. Les témoignages extérieurs de Dieu (et l'expérience médiate qu'on en a par les signes de l'univers) ne viennent qu'après ce témoignage intérieur et immédiat.

Ainsi au delà même d'Abraham, l'Islam entend récupérer la religion d'Adam. Le culte lui-même est censé remonter aux origines, et il n'est pas jusqu'au jour du culte, le vendredi, qui ne précède effectivement le sabbat et le dimanche. Ce jour-là, selon des traditions, est pour les trois religions celui de la création d'Adam et de la fin de l'Histoire. L'Islam, lui, bloque ensemble ces deux pôles de l'Histoire, "n'accordant à l'Histoire, pour toute durée substantielle, que celle d'un "intervalle", "d'un clin d'œil ou moins encore" (Coran 16,77 ; 54,50 ; 5,19).

Dans le chapitre sixième l'auteur montre qu'il n'y a qu'un seul type psychologique de prophète dans le Coran. Mahomet les a tous représentés sous le modèle-type d'Abraham, parce que lui-même a projeté rétrospectivement sur l'ancêtre ses propres convictions religieuses et ses préoccupations culturelles. Il se retrouve donc lui-même, confirmé dans sa voie, justifié dans ses initiatives par ses prédécesseurs. A la limite il deviendra, chez les mystiques, "l'homme parfait" (insân kâmil), l'homme de la nature première, de la constitution originelle innée, la "fitra".

Comme Abraham, l'Islam est toujours en exil, en exode, marchant "sur la voie d'Allah" dans une "guerre sainte" (jihad) (9) pour Dieu. La "shahâda" est le témoignage de l'unicité de Dieu et le martyre. Que ce soit en face des mécréants sur "le sentier de la guerre sainte" ou devant Dieu seul dans la prière rituelle, l'attitude religieuse musulmane est celle de l'immolation de tout l'être, corps et esprit,

telle l'attitude sacrificielle d'Abraham et de son fils devant l'ordre divin : "Quand ils s'y soumirent (devinrent musulmans), et qu'Abraham eut posé le front de l'enfant par terre" (37,103).

4. ABRAHAM DANS LA BIBLE ET DANS LE CORAN

1. Dans la Bible -

L'Abraham de l'Islam est proche de celui des judéo-chrétiens. Débarrassé des scories des traditions et du folklore, il apparaît comme le "père de la foi" (Hébreux 11,1, Coran 22,78). Mais pour nous il s'agit de la foi que Dieu aime le mieux et qui, comme dit Péguy, est l'espérance (Romains 4,16-17, Galates 3,7 ; Jacques 2,21). Foi orientée vers l'avenir c'est là que l'Histoire prend pour nous son départ. L'élection d'Abraham le sépare pour le mettre en contradiction avec ses proches et les étrangers ; sa vie est tissée d'arrachements : mystère de mort et de résurrection. Changeant de nom (Abram en Abraham) il meurt à sa nature ancienne par cette sorte de baptême et ressuscite à une nouvelle destinée, après sa sortie de l' "obscurité" (comme Adam) qui l'enveloppait et du "sommeil" qui s'était abattu sur lui. La nature de Sarai, après le changement de son nom en Sara, est aussi modifiée : elle devient féconde pour engendrer le fils de la promesse. Isaac, mort réellement dans l'intention d'Abraham qui obéit, revit, et son père le recouvre comme au matin de Pâques (Hébreux 11,19). Ainsi "tout le déroulement de l'économie du salut était pré-contenu dynamiquement dans les entrailles d'Abraham". C'est en Jésus, Serviteur souffrant, mourant pour réconcilier tous les peuples que le mystère de la famille d'Abraham trouve sa conclusion et que les bénédictions s'étendent à toutes les nations représentées à la Pentecôte. "Abraham, votre père, exulta à la pensée de voir mon Jour ; il l'a vu et il s'est réjoui" (Jean 8,56). L'expérience abrahamique débouche donc sur l'universalisme. Seulement pour passer du particulier à cet universel, il fallait dépasser la race d'Israël. Or Israël se refusera à cette loi de mort et de résurrection, de mort aux privilèges (le rattachement à l'Abraham charnel, la circoncision, la mise à part étaient des garanties de la pureté de la foi et de l'authenticité de l'alliance) et à la jalousie de ces privilèges. Il fallait donc sortir de l'exclusivisme d'un Abraham charnel, dépasser l'Abraham selon la chair, soit en régressant vers les temps noachiques (l'Alliance cosmique avec Noé, s'étendant à tous les êtres et jusqu'au cosmos : Genèse, 9,9-13), soit en progressant jusqu'à reconnaître le Christ qui réalisait les promesses. Hors de là, on s'enfermait avec Abraham dans un tombeau, car cet "Abraham est mort", comme les contradicteurs de Jésus le reconnaissent eux-mêmes (Jean 8,35-37,52-53).

2° Dans le Coran

Parallèlement à la branche cadette de la descendance d'Abraham (celle d'Isaac), Mahomet pose les droits imprescriptibles de la branche aînée (celle d'Ismaël). Ismaël "se dresse contre ses frères". On en reste au plan de la race et des privilèges. Cependant, tandis que la promesse demeure ouverte en Israël, pour l'Islam Mahomet scelle cette promesse en proclamant la clôture des espérances d'Israël et la mission universaliste du Prophète. Et ainsi le Christ est dépassé. Cependant, en réalité, l'Islam prétend-il réaliser la promesse biblique et mettre en cause directement la destinée du Christ ? Ne serait-il pas question plutôt, demande l'auteur, d'un autre genre de promesse posée contre Israël, celle-là même que Dieu destine à Ismaël dans la Bible ?

Cette promesse est centrée sur une postérité, un peuple, celui des Arabes. Mahomet prie pour cette "postérité musulmane", pour qu'elle soit à l'abri de l'idolâtrie. Ce peuple est "un peuple élu promu à une sorte d'alliance antérieure à celle dont les Fils d'Israël ont eu à bénéficier". Mahomet prie aussi pour un pays, la Mekke.

"La promesse faite à Abraham de posséder une terre et d'avoir une postérité innombrable, s'est ainsi concentrée sur la "Vallée stérile" et sur la progéniture qui y fut établie. Cette promesse devait se résoudre en un homme, le Messie à venir pour Israël, le Christ déjà venu pour l'Eglise. Pour l'Islam, cet homme sera Mahomet, descendant, comme le Messie-Christ, d'Abraham" (p. 191).

"Ayant retrouvé le patrimoine abrahamique à partir d'une revendication anti-israélite en faveur de la race d'Ismaël, le Prophète étendra le bienfait de Dieu à tous les hommes, à partir de cette race ismaélienne. Du particulier, il passe au général, de l'exclusivisme il tend à l'universalisme, se posant en fin de compte comme le porte-parole de tous les "gentils" (oummîyoun) comme lui. Sa vocation consistera à les rassembler, par l'intermédiaire des fils d'Ismaël, les Arabes, dans une commune protestation contre la Bible telle que les Scripturaires la détiennent, la retiennent et

l'interprètent". (p. 192).

Le Coran se présente comme un document sans faille, sans falsification ; Mahomet comme le "sceau des prophètes", passant d'une mission régionaliste à une mission universaliste. Le premier prophète est Adam et l'Islam est ainsi surtout un "adamisme", la religion immuable de l'innéité (fitra), posée contre Israël d'abord et, marginalement, contre le Christianisme. Cette promesse que veut réaliser le Coran est plutôt un legs, un testament n'aboutissant à aucune alliance : Dieu ne se lie pas en effet lui-même en concluant le pacte initial (mithâq), il le reçoit et ce sont les hommes, eux, qui s'engagent à être fidèles à leur promesse. C'est cette attestation fondamentale que Mahomet prétend recueillir et décaper de la rouille des temps.

La Bible et le Coran ont donc un sens différent de l'Histoire. Pour nous, le Verbe était dans le monde préparant sa venue dans le Christ, habituant l'homme et s'habituant à lui (St Irénée). Pour l'Islam c'est une série de flashes discontinus dans la nuit des temps : Mahomet vient terminer la lignée des prophètes et s'arrête en plein désert, au puits de Zamzam, avec comme unique gourde du salut son monothéisme spontané et intransigeant, élémentaire et inné. Le Coran n'est pas autre chose, dit Michel Hayek, que "la découverte archéologique d'un manuscrit dans une propriété de famille : il est, au VII^e siècle après le Christ, la relecture de ces "Feuillets d'Abraham" (87,19) parfaitement connus plus de deux mille ans auparavant. Ce que Mahomet reçoit et transmet est identiquement ce qui avait été donné". On se replie sur les origines ; le temps intermédiaire est aboli et il n'aura même servi qu'à gauchir et à altérer, selon l'Islam, le message initial. Le torrent dont parlait Héraclite est immobilisé et sa source se confond même avec son embouchure. Pourquoi donc Dieu se répète-t-il ainsi ? Mais parce qu'il n'avait ou ne voulait rien dire de nouveau !

"Par la foi l'Islam est le fils de cet Abram que la Bible présente dans la lignée de Sam et d'Adam, qui n'a pas encore reçu la promesse pour l'espérance et n'a pas encore immolé son fils par amour. C'est cet Abram qui a adoré le Dieu El des Sémites, en le qualifiant de Shaddaï aux montagnes de Harrân, et de Elyon melchisédech à Jérusalem. Cet Abram antique qui ramène le regard aux origines de l'humanité, a légué à Ismaël, avant de changer de nom et d'être, sa foi archaïque, comme "provision de première nécessité" confiée à Hagar, pour l'exclu. L'Islam l'a retrouvée au désert, calcinée par le soleil... Croire dans le Dieu d'Abraham pour l'Islam, c'est s'en remettre à sa volonté sans l'Espérer-aimer" (p. 200).

5. LE MYSTÈRE D'ISMAEL.

Après avoir résumé l'expérience et le cheminement de Mahomet, l'abbé Hayek passe en revue ce qu'ont dit les auteurs chrétiens des "Ismaélites". Le Verset biblique "renvoie la servante et son fils" a souvent servi d'argument scripturaire invoqué par la Chrétienté pour repousser l'Islam des Lieux Saints. Mais le procès de Sara et d'Hagar ne pourrait-il pas être reconsidéré de nos jours ? Ismaël de la Bible n'est-il qu'une impasse ? N'y a-t-il pas un dessein spécial de Dieu sur lui, non pas certes en dehors de l'unique voie universelle de salut qu'est Jésus-Christ, mais qui ne serait quand même pas à confondre avec le statut commun des "nations" de la gentilité ? "Dans quelle mesure, demande l'auteur, les textes de l'Écriture permettent de retrouver cette vocation originale et irréductible impartie à Ismaël, et serait-il possible de penser que Mahomet qui en a pris conscience et l'Islam qui la prolonge jusqu'à nous en sont la réactualisation, sous le régime de la grâce ?"

1° L'héritage d'Ismaël

Mais y a-t-il précisément un héritage spirituel réservé à Ismaël par la Bible ? Dans les épîtres aux Romains et aux Galates, Ismaël est le fils de la chair, l'esclave et l'exclu, en opposition au fils spirituel, élu et libre. Dieu par les élections et les rejets successifs veut faire éclater la seule miséricorde et gratuité de son salut ; nulle créature ne peut se glorifier de sa justice personnelle. La Synagogue, l'Israël selon la chair et sous "la loi", est pour l'instant assimilée à Ismaël, né dans la servitude et selon la chair, exclu de la maison d'Abraham avec sa mère, Hagar. Un Isaac nouveau a donc pris place dans le foyer abrahamique : les anciens païens convertis par la foi à Jésus-Christ, sauvages greffés sur le tronc abrahamique. Mais le drame d'Ismaël est plus douloureux encore : il est vraiment le fils de l'exclusion. Toutefois, "si ces conditions servent le dessein de Dieu quand Israël les endure, elles doivent encore servir le même dessein quand elles sont infligées à Ismaël. Et en cela Ismaël a un rôle positif et ne doit pas être considéré absolument comme "une impasse qui ne mènera nulle part" (10).

Fils de la chair, Ismaël se présente comme "un Ancien Testament de l'Ancien Testament". Préparant humainement la venue d'Isaac, il est la première étape naturelle de la réalisation du dessein de Dieu, dans le cycle abrahamique. Si Ismaël est le fils aîné "fruit de la puissance" humaine, Isaac est le fils du miracle et de la puissance divine, qui accorde au delà des limites naturelles. Par sa faillite, Ismaël oriente vers une autre étape, se trouve ordonné à un autre moyen de salut, celui de la grâce.

"Dans la mesure où l'Islam actualise la destinée d'Ismaël il peut être précisément considéré comme une préparation à la révélation et à la promesse surnaturelles, puisqu'il réconcilie les Nations avec une révélation naturelle dont les limites sont la foi en un Dieu unique créateur et juge. Mais il peut être aussi, comme il le fut pour Abraham, un obstacle, une tentation de s'arrêter à ces seules limites humaines, et un refus de s'engager dans l'aventure jusqu'au terme ultime et véritable où Dieu veut conduire la nature. La foi risque alors d'étouffer l'espérance" (p. 225).

Le rejet d'Ismaël a déchiré les entrailles du patriarche et les larmes d'Hagar dans le désert sont celles des substitutions rédemptrices. Ce mouvement substitutif commencé ne s'arrêtera qu'au Christ, mourant tel Ismaël dans le désert de ce monde, sous le regard de sa mère, nouvelle Hagar. La première immolation imposée à la famille d'Abraham fut l'exclusion d'Ismaël, en vue de préparer l'immolation d'Isaac au Mont Moriya et du Christ au Calvaire. Il fut le premier bouc émissaire lâché dans le désert, consentant à y périr pour purifier la postérité élue. Cette préparation pouvait devenir obstacle si Ismaël refusait d'insérer sa condition d'exclu dans la trame des sacrifices préparatoires à l'Alliance rédemptrice. Et l'Islam s'est bien, en effet, retranché jusque-là, ne retenant comme sacrifice que celui des animaux immolés lors du pèlerinage. Il arrête son culte à cette étape archaïque. Mahomet restaure la tradition antique d'Abraham mais pour la figer, telle la femme de Loth changée en statue de sel dans son regard vers l'arrière. L'Islam demeure la religion du désert, habitant d'ailleurs les déserts du globe, comme Ismaël fut l'homme du désert, de la "arabah", l'homme de l'Arabie. Religion née sous le soleil, calcinée, brûlée, qui durcit tout. Louis Massignon avait souvent fait remarquer cette dureté et cette sécheresse dans l'Islam des racines sémitiques communes : espérance devient endurance, amour n'est plus que pitié, délivrance équivaut à séparation. Par les seules forces humaines le désert est infranchissable ; il faut que Dieu intervienne pour nous le faire traverser.

"Sous ce rapport, Mahomet aura été pour les Arabes comme un Moïse de la Loi naturelle qui serait mort avant d'avoir pu faire passer son peuple à travers le désert de la foi jusqu'aux sources des eaux vives. Était-ce par sa faute et par son manque de courage, ou plutôt par la faute de ceux qui lui ont barré le passage à l'Eau, les Gens du Livre ? Il faut croire que le temps de sa formation au désert n'est pas encore accompli, car s'il a fallu dix-huit siècles d'éducation soignée et de formation jalouse de la part de Dieu, pour qu'une partie de la descendance d'Isaac reconnaisse le mystère de sa propre destinée messianique, les treize siècles de la formation d'Ismaël ne paraissent pas de trop devant l'histoire sainte. "Mille ans aux yeux de Dieu sont comme le jour qui passe" (p. 230).

Dieu forme lentement Ismaël. Il n'a pas abandonné les autres nations, pourquoi l'abandonnerait-il en le rejetant dans le désert ? Le rejet et l'exclusion ne sont pas définitifs : le dessein de Dieu se réalisera par pure gratuité divine et non par la puissance humaine. Dieu s'occupe de lui en faisant jaillir une source dans le désert, entre Cadès et Béréd (Genèse 21,19) que l'Islam identifie avec le puits de Zamzam à la Mekke. En attendant la "Source d'Eau vive, voilà de quoi étancher la soif et survivre. Ismaël devient ainsi le témoignage à l'entrée de la Bible que Dieu entend les cris des exclus et vient à leur secours. St Ephrem dira même que dans cette source jaillie en faveur d'Ismaël tous les fils d'Hagar ont reçu déjà un baptême. Dieu bénit Ismaël de cette bénédiction première accordée à Noé et à ses fils, l'Islam héritera cette "baraka" Un autre de ses caractères est d'être devant Dieu comme un esclave, élu pour l'adoration et non à l'amour, à une condition de service et non d'amitié. Tous les prophètes selon l'Islam n'ont fait que répéter l'éternel refrain. "Adorez mon Seigneur et votre Seigneur". Abraham, qualifié d'ami de Dieu par excellence, ne bénéficie pourtant d'aucune "familiarité" avec son Maître. Même chez les mystiques, il demeure terrifié par Lui. Gabriel le rassure, mais Abraham lui répond : "quand je pense à ma condition de pécheur, j'oublie ma condition d'ami" (11). Mahomet se retranche donc, lui aussi, derrière l'adoration et met la face contre terre pour prier. N'oubliant jamais sa condition, "il lui est permis d'aimer, mais il ne doit point le dire". Telle est la position du musulman face à son Dieu. D'ailleurs les audacieux qui ont osé aller plus loin, qui ont aimé et l'ont proclamé en public, ont payé de leur vie cette insolence et ce scandale (cf. Hallâj). L'Islam n'a pas reçu mission d'annoncer le secret caché en Dieu, son amour, mais de rappeler aux hommes qu'ils sont serviteurs du Dieu unique et au besoin de les contraindre même à l'adoration. C'est la guerre sainte que Mahomet a retenu de son ancêtre lorsqu'il faisait la guerre aux rois. "Partout où ses armes le

conduiront, il reconstituera le désert auquel il semble à jamais rivé et où il avait rencontré Dieu une première fois". Pour le chrétien, le monachisme c'est le retour au désert où "Dieu parle au cœur". Pour l'Islam, le monachisme c'est cette guerre sainte où l'on meurt martyr en témoignant. Ce sont littéralement les violents qui entreront dans le royaume du ciel musulman !

2° Ismaël dans l'histoire du salut -

Abraham est à la charnière de deux régimes, celui de la révélation cosmique et celui de la révélation positive auxquelles il participe. Il est Abram, héritier du monothéisme de Sem, de Melchisédek et d'Adam (ce monothéisme antique imprimé dans la glaise de l'homme comme une propriété indélébile de sa nature). Cet homme doit mourir pour ressusciter en Abraham, homme nouveau, comme meurt et ressuscite Serai en Sara et Isaac retrouvé après l'immolation. Ismaël, lui, est exclu comme obstacle. Il est expulsé au désert avec la foi monolithique antique et les traditions (nomadisme, razzias, polygamie et hospitalité). A la vérité de ce monothéisme révélé dans la Bible, l'Islam apporte donc ainsi un témoignage positif. Comment Mahomet y est-il parvenu ? Rien n'empêche de penser, dit l'auteur, qu'une grâce exceptionnelle a été accordée à Mahomet "pour le faire passer du stade d'une foi simplement possible à une foi actuelle, réelle. Dans la mesure où Mahomet a répondu sincèrement à cette grâce et dans la mesure où le Coran en porte la trace par la vérité qu'il détient, c'est dans cette mesure conditionnelle et limitée certes, mais réelle, que Mahomet et le Coran peuvent être dits "inspirés" ; il s'agit d'une inspiration pré-biblique, abramite, primitive, constituant une étape vers la religion positive, et donnant massivement raison à une partie - de cette révélation : que la foi monothéiste est possible à l'homme, par les ressources de son intelligence où la grâce divine travaille sans cesse" (p. 241) Mahomet ne transigeait pas sur le monothéisme. Quant à ses convictions personnelles, provisoires, conditionnées par les circonstances historiques, il en rejetait la solution à la fin des temps. Les négations coraniques des mystères chrétiens sont ainsi conditionnelles, en attendant que les chrétiens prouvent le contraire ; l'Islam ultérieur leur a accordé une valeur absolue et définitive alors qu'elles n'étaient que provisoires.

Théologiquement, Mahomet occupe une tranche de la vie patriarcale qui remonte d'Abram à Adam. La seule vérité certaine pour lui fut le monothéisme ; pour le reste il n'avait pas de garanties suffisantes lui permettant d'engager sa foi. L'Islam est donc la religion de la "foi qui sauve" et c'est ce que Mahomet a annoncé. "Si ce que vous dites est vrai, apportez-en la preuve" disait-il aux détenteurs de l'Écriture. Or nous savons que les Juifs et les Chrétiens qu'a connus Mahomet furent inférieurs à leur tâche : malgré sa bonne volonté, Mahomet fut renvoyé à son désert, écarté par la jalousie et l'exclusivisme des "autres". "Depuis treize siècles l'Islam somme Israël de rendre compte de son espérance et de son Messie". Exclu de cette espérance, l'Islam n'a pas eu davantage la révélation de l'amour lorsqu'il a rencontré le Christianisme (divisions, hérésies, oppositions de race, d'intérêt, etc.). "Si Dieu avait un fils, disait-il aux chrétiens, je serais à la tête de ses adorateurs" (43,81). Il se soumet même à l'ordalie de Najrân en 631, mais les chrétiens n'osent y affronter le jugement du ciel ! Et Mahomet en reste à Jésus, simple créature, et à un monothéisme monolithique, de type mathématique sans connaître l'infinie fécondité d'amour de l'unité divine.

* * *

"L'Islam est le point ultime auquel soient parvenues les religions en dehors de la révélation biblique, il est aussi l'obstacle à son point culminant". La révélation est immobilisée à l'entrée même de la promesse. Ses exigences devant les prétentions des Juifs et des Chrétiens sont radicales : il veut la preuve de notre espérance et de notre amour jusqu'au martyre, il force l'Église à être fidèle à "garder les commandements" de l'Évangile des Béatitudes, il attend des chrétiens le témoignage d'une vie livrée au martyre de l'amour, de cette charité que nous disons détenir. Secrète attente ! Mais aussi désespoir secret clôturant Israël et l'Église et par le "sceau de la prophétie" et par ce qu'il semble n'en attendre plus rien. L'Islam suspend alors l'Histoire sur une unique attente : celle du retour de Jésus à la fin des temps.

J. Déjeux, p. b.

NOTES

1. Voir Jean Daniélou, "Se convertir n'est rien renier", repris dans *COMPRENDRE*, bleu, n° 37, 1^{er} janvier 1964, sur la Situation des "religions" et de la Révélation judéo-chrétienne.
2. *COMPRENDRE*, jaune, n° 18, 1^{er} février 1960, "Le Christ de l'Islam".

3. J. -M. Babut, dans *"Le monde non chrétien"*, n° 43-44, juillet-décembre 1957, pp. 274-295.
4. Voir les sûres mises au point du P. J. Jomier, "Une nouvelle vision de l'Islam" repris dans *COMPRENDRE*, bleu, n° 36, 1^{er} octobre 1963.
5. L'auteur note que l'exégèse traditionnelle interprète "Oummî" dans le sens d' "illettré" pour montrer que Mahomet ne savait ni lire ni écrire, alors qu'en fait ce mot vient de l'hébreu "ommot ha-'olam" désignant les "nations", les "gentils".
6. "Le Coran, note encore Michel Hayek, ressemble à un document midrashique de l'Ancien Testament, ou à un apocryphe, sans la note péjorative, par rapport au Nouveau, où à partir de données révélées, l'interprétation se fait, à l'usage d'une communauté en vue d'inculquer, par "prédication" ou "lecture" (Qur'ân), une vérité fondamentale, le monothéisme".
7. L'auteur note que "faute d'avoir bien distingué dans le Coran le régionalisme du Prophète et l'universalisme du message, les positions les plus contradictoires ont été soutenues. Ainsi Goldziher, Nöldeke, Tor Andrae, partant du message, attribuent l'universalisme à Mahomet ; Buhl, Snouck, Lammens, étendent le régionalisme de Mahomet à tout le message coranique. Pour les musulmans, c'est l'universalisme partout" (p. 132, note 2). "La religion auprès de Dieu est l'Islam", dit le Coran (10,47 ; 16,36 ; 35,24, etc.).
8. Coran 6,14 ; 12,101 ; 35,1 ; 39,46 ; 42, 11.
9. L'auteur note que le rapport Foi-Hégire-Guerre sainte est souvent marqué dans le Coran par le jumelage des termes "âmanou wa-hâjarou wajâdou", 2,218 ; 8,72.74.75 ; 9,20.
10. J.-M. Babut, article cité du *"Monde non chrétien"*.
11. Ghazali, *Ihyâ*, t. IV, p. 132.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
